

**Au creux de
nos bras**

Au creux de nos bras

Jeanne Yliss

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN 979-10-359-8219-5

Dépôt légal : novembre 2022

Jeanne YLISS-12450 LUC

Crédits photos couverture et 4^{ème} de couverture : Boskorelly - DepositPhoto / Arisara Tongdonnoi -
Istock

Relecture et correction : Émilie Robert

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Jeanne YLISS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Retrouvez-moi sur mon site internet jeanneyliss.fr

**Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook
[@jeanneyliss](#)**

DÉDICACE

Il est des femmes qui sont mères, d'autres qui ne le sont pas. Certaines qui l'ont été, et qui ne le sont « plus ». Il existe des femmes qui ne deviendront jamais mamans, alors qu'elles en rêvent, et d'autres qui refusent de le devenir, même si elles n'osent pas toujours l'affirmer. Il est des mères avec des enfants qui ne sont pas ceux dont elles avaient rêvé. Il existe des mères malades, des mères absentes, des femmes qui se sont noyées dans la maternité, des mamans solos. D'autres qui ont vécu des parcours PMA avec, au bout du chemin, des espoirs déçus, un vide jamais comblé, ou au contraire, une lueur. Des mamans qui se sentent seules, dépassées, égarées, abandonnées et d'autres qui sont comblées, épanouies, réalisées et complètes. Des mères qui ne sont pas les génitrices, des belles-mères, des mères par adoption, des mères de cœur.

Parce qu'il n'existe pas qu'une façon d'être femme et qu'être femme ne signifie pas devenir mère obligatoirement.

À vous, à toutes les femmes, que vous soyez mères, ou pas, ou « plus ». Que vous aspiriez à le devenir, ou non.

Vous êtes admirables.

Vous êtes des héroïnes.

Ne laissez personne juger votre façon d'être femme. Chacune est unique, chaque parcours est singulier. Ces récits sont les vôtres. Merci de m'avoir ouvert votre cœur.

Avec toute ma bienveillance,

Jeanne.

PARTIE 1

Loïse, Olga, Mia

1 — LOÏSE

Fin juin

Il y a des matins, lorsque tu te réveilles, tu te dis : « Ah, ça, c'est une belle journée qui s'annonce ! ». Et puis, sans que tu le voies venir, ça dérape. Aujourd'hui est une de ces journées, traître, déloyale, qui me récompense de ses foutus dérapages incontrôlés. Pourtant, les oiseaux chantent. Le soleil brille. Les platanes frémissent sous l'effet d'une brise frénétique. Le tableau semble idyllique pour une agréable après-midi en famille le long du canal du Midi. Pas pour un coup de massue.

Après avoir installé Paul dans sa poussette tout-terrain, j'attache Frimousse au bout de la laisse de footing. Je visse le casque sur la tête de Côme avant qu'il ne grimpe sur son tricycle.

— Tout le monde est prêt ?

Frimousse aboie, oreilles au vent, truffe à l'affût. Faisant vibrer son casque, Côme secoue son crâne avec vigueur pour confirmer. Je n'attends pas de réponse de Paul. À dix mois, il est aussi bavard et amimique qu'une girafe. Parfois, cela m'inquiète. Le pédiatre balaie systématiquement mes objections.

En signe de départ, je lève le pouce.

— Allez, les champions, go !

— Go, répète mon perroquet en écho avant d'appuyer de toutes ses forces sur ses pédales.

Notre quatuor avance glorieusement. Frimousse, queue frétilante, m'entraîne avec la laisse ceinturée autour de ma taille. On

trottine vaillamment en mouvements désaccordés. Mon téléphone sonne, je réponds grâce à l'oreillette toujours prompte à effectuer son job.

— *Hey*, ma douce ! Tu cours ?

— Le mot est ambitieux, mais c'est l'idée, dis-je dans un éclat de rire.

— Apéro à l'appart avec les potes ce soir, possible ?

Mentalement, je demande la permission à mon agenda. Demain, c'est jeudi. Qui dit jeudi, dit petite journée.

— C'est tout bon pour moi !

À l'autre bout du fil, Ben claque sa langue contre son palais. Je l'imagine lancer un clin d'œil en accompagnement de son bruitage.

— Cool. Je gère !

— Ça marche, *my love*. À tout' !

— À tout', ma douce.

— *Redade* maman, je suis aussi fort que papa, s'enthousiasme Côme, les yeux pétillants.

Il nous a devancés d'une vingtaine de mètres, ce qui le réjouit. Il reprend sa course, penché sur son guidon, poussé par le vent qui a forcé.

— C'est vrai, mon cœur, tu es fortiche !

Soudain, un monstre géant à poils longs s'approche de nous. Frimousse, totalement inconsciente de ses mensurations, décide de le défier. À moins qu'elle ait un ego démesuré, je n'ai pas encore tranché ! Elle se sent pousser des muscles et sort ses crocs (qui ressemblent davantage à des dents de lait) ce qui excite son congénère. Ce dernier passe de l'indifférence au grognement franchement menaçant.

Paul surréagit, comme souvent lorsqu'un bruit le dérange. Il se met à hurler et à battre des pieds. Le monstre saute sur notre jack russel qui boxe dans la catégorie poids plumes (ou poids poils). Tandis que je suis secouée comme un cocotier dans la tempête par leur close combat, j'ordonne au gros chien de déguerpir. Sans grand

succès, je dois l'admettre. Mon gabarit de têtard ne doit pas l'impressionner outre mesure. Frimousse lâche un cri déchirant, proche de celui d'un train lancé à toute vitesse et qui freine brutalement. Le maître du monstre arrive, tout essoufflé, dégoulinant de sueur, enveloppé dans un pull à col roulé et un pantalon en velours. Cet idiot a dû oublier de vérifier la météo avant de sortir. Pourtant, il y a un indice incroyable pour informer qu'il est temps de ranger les fringues d'hiver : on est fin juin !

— Brutus, au pied ! Au pied !

Mais Brutus s'en bat les cacahuètes. Degré d'autorité de ce foutu maître en carton : zéro. Qu'il s'achète un chihuahua plutôt ! Paul porte ses paumes à ses oreilles et s'agite de plus belle. Je tire sur la laisse pour dégager Frimousse tandis que le maître en carton attrape son Cerbère par le collier. De l'autre main, je secoue la poussette pour bercer Paul. Ou l'assommer, vu l'énergie que j'y mets. Ses petits poings serrés, il s'égosille. Il vire au rouge à en faire pâlir de jalousie la plus belle des tomates d'été. Côme est descendu de son vélo et court vers nous le plus vite possible. Il s'entrave, tombe, se relève rapidement. Frimousse continue à gémir, elle saigne. Mon fils aussi, son genou est écorché. À croire qu'ils ont décidé de concourir à qui participerait au don du sang le premier. Je voudrais leur expliquer qu'ils sont trop légers, trop jeunes, et trop canidé pour l'un des deux, mais le moment paraît mal choisi.

Brutus grogne, bondit sur place, immobilisé par son maître qui le tient serré au collier et se confond en excuses. Si je n'étais pas coach en développement personnel, je testerais sur le champ l'efficacité de mes cours de Krav-maga. Mais mon mental surpuissant neutralise mon genou docile qui abdique, bien qu'il meure d'envie de heurter (par inadvertance) l'entrejambe de cet abruti. Je grommelle un vague « C'est bon » et m'accroupis. J'évalue les dégâts chez Côme et chez Frimousse.

Maître de Brutus s'excuse une nouvelle fois avant de disparaître du paysage, emmitoufflé dans ses vêtements d'hiver. Sans même

proposer son aide. *Pauvre type !* Il devrait s'offrir un chihuahua ET un tee-shirt ET des cours de savoir-vivre. Je peux lui dresser sa liste de Noël s'il manque d'idées.

— Comment ça va, mon petit cœur ?

Côme n'est pas qu'un perroquet. C'est aussi un super héros. Il n'a pas de cape, mais c'est tout comme.

— Même pas mal !

Il exhibe fièrement sa blessure sous mon nez.

— T'es vraiment un champion.

Je cherche un mouchoir en papier que j'humidifie et le lui donne. J'ajuste sa cape invisible comme à chaque fois qu'il relève un défi sans sourciller. Puis on choque nos poings en signe de victoire. Pendant qu'il nettoie sa blessure, j'inspecte notre chienne.

— Pour Frimousse, par contre, je pense que c'est plus grave.

La queue basse, les oreilles aplaties, elle reste vautrée au sol en mode descente de lit à poils ras. Elle gémit toujours tandis que je remarque un filet de sang qui s'écoule d'une de ses pattes. Je ne peux m'empêcher de grogner entre les dents.

— Connard !

— T'as pas le droit. Tu mettras le euro dans la boîte magique.

Sous les reproches de Côme, moi aussi je prends mon air de chien battu. La boîte magique, instaurée depuis que notre fiston parle, nous paye des restos. Avec Ben, elle se remplit assez vite. C'est un vrai charretier ! Surtout quand il regarde un match de rugby.

— Je crois qu'on va devoir faire un tour chez le véto. On remballe, va chercher ton vélo.

Je jette un œil à Paul qui m'ignore. Le niveau sonore s'est abaissé, il a retrouvé le calme qui le caractérise. J'empoigne Frimousse et la cale sous mon aisselle en lui murmurant des mots rassurants. Des mots simples. Même si Ben dit avec grande fierté qu'elle comprend tout, elle n'a pas un Q.I. de fou non plus ! Je crois que son maître se voile la face quant à ses réelles capacités. Et elle aussi ! Elle vient de nous en donner une belle démonstration.

La vétérinaire nous reçoit en urgence. Une de ses auxiliaires propose de surveiller les garçons pendant que j'entre dans la salle de consultation avec Frimousse. C'est une blessure superficielle. Les points ne sont pas nécessaires.

Lorsque je ressors, je remercie la baby-sitter de fortune qui m'assomme :

— Votre petit, il est autiste, non ?

J'ai pas compris. Elle est auxiliaire vétérinaire ou pédiatre ?

2 — OLGA

Fin juin

Perdue, je regarde le morceau de papier qui encombre mes doigts, où s'imprime une belle liste élaborée avec amour. Ce moment unique devrait s'inscrire dans le registre de ceux que l'on grave à l'encre indélébile dans une parcelle de notre mémoire, pour se le raconter encore et encore, avec délice, à soi, aux autres, telle une sucrerie, suave, moelleuse, réconfortante que l'on mignote du bout de la langue.

Je frissonne, ferme les yeux, respire un grand coup pour vaincre l'oppression qui parcourt mes veines. Je rouvre les paupières ; rien n'a bougé, rien n'a changé, je suis toujours plantée dans ce magasin, égarée au milieu des doudous, de la layette et de divers accessoires de naissance, alors que ce que je voudrais, c'est me téléporter chez moi, me plonger dans un livre et grignoter des crackers, des biscuits ou des olives, qu'importe, pourvu que je soulage mes angoisses. Je laisse mes pensées s'envoler vers ce déballage d'articles de puériculture. Cet étalage de vêtements, tapis, hochets édulcorés et duveteux, sur fond de musique enfantine, me propulse dans un passé à la saveur amère. Dans cet autrefois, j'ai à peu près tout acheté : le nécessaire, le ludique, l'éducatif, le sécuritaire, le superflu jusqu'à l'absurde, avec l'espoir que rien ne pourrait m'être reproché. Pour m'approcher de ce qu'une mère parfaite doit faire et doit être. Pour m'assurer que personne ne puisse se douter et me démasquer.

Sans être invitées, culpabilité et honte rappiquent et, sur le ring, le duel débute pour savoir qui va mettre la raclée à qui. Ces fidèles rivales ont établi leur campement dans mon esprit, elles y ont leurs petites habitudes depuis le temps qu'elles s'y frottent sans ma

permission. Avoir maille à partir avec leur présence relève du quotidien.

Alors que je me débats avec mes ressentis grisâtres, une jeune femme s'extasie devant une barboteuse molletonnée, caressant son ventre rebondi. Je laisse les aigus de sa voix m'envelopper. J'aimerais que son euphorie parcoure mon échine, la remonte pour aller transpercer mon cœur afin de me l'approprier. J'aurais tellement voulu connaître cette promesse de jours heureux. La jeune femme fourre son nez dans la barboteuse et un chapelet de superlatifs dévale de sa bouche, un sourire sur ses lèvres, des strass dorés dans ses yeux. Elle la pose, en saisit une autre, tâte, compare la couleur, la douceur du tissu. Elle tient à choisir le mieux, le plus merveilleux pour son futur bébé. Elle est accompagnée de sa mère. Moi, je préfère aborder ce nouveau cap en compagnie de ma solitude.

Je me ressaisis, je dois me lancer. Liste en main, je reprends mon inspection générale en balayant les rayons à proximité, sans savoir vers quelle section me diriger. Je décide d'avancer à pas de loup dans une allée au hasard et tente de trouver les articles sélectionnés par les jeunes parents. Sur le ring, les coups pleuvent sans discontinuer, et comme si cela ne suffisait pas, je sens la migraine se mêler à ma lutte intérieure, c'était prévisible.

J'erre depuis trop longtemps dans cette boutique, une vendeuse s'approche de moi :

— Puis-je vous aider ?

Ses yeux enjoués me dépouillent tandis que mes lèvres restent closes.

— Vous voulez que nous regardions ensemble ce qui pourrait convenir ? insiste-t-elle en penchant la tête vers le bout de papier.

Je pioche en moi la force de me déguiser d'un sourire, puis évalue les prix sur la liste de naissance. Le lit évolutif combiné caracole en haut avec son coût exorbitant, j' imagine que ce cadeau ravira Alice.

— Je vais prendre le lit.

— Bien sûr, se réjouit-elle.

— Avec le matelas. Et l'alèse.

Sous le sourire de la vendeuse qui n'en finit pas de s'élargir de satisfaction, je me sens obligée d'ajouter dans un murmure :

— Et la couette.

La culpabilité a planté ses griffes acérées et a mis à terre la honte avec une stratégie invincible : tout mettre en œuvre pour racheter les sentiments grossiers qui dépècent mon cœur de mère. Je m'en veux, mon menton commence à trembler et des perles d'eau ourlent mes cils.

— C'est votre premier petit-enfant ? me demande la vendeuse avec un sourire attendri.

J'opine en silence.

— C'est normal, c'est beaucoup d'émotions, m'explique-t-elle de la voix experte de celle qui a l'habitude de recevoir des grands-mères réjouies par cette perspective.

Mes épaules se voûtent, mon regard s'évade. Ma conscience en lambeaux, je comprends que devenir grand-mère ne m'apportera pas davantage de joie que d'être devenue mère. C'est ma plaie. Une plaie purulente qui suinte au compte-gouttes, jour après jour depuis trente-trois ans, qui souille ma dignité dans la plus grande solitude.

Si c'était à refaire, je ne serais pas grand-mère parce que je ne serais pas mère.

3 — MIA

3 juillet

Superbe ! Le reflet, que me renvoie la vitrine de l'institut de beauté d'où je sors, me satisfait. Ma jupe à mi-cuisses moule à merveille mes rondeurs équilibrées, mes sandales mettent en valeur mes jambes fuselées, mes cheveux mi-longs et blonds parfaitement lissés retombent sur mes épaules. Je déteste les femmes qui se laissent aller au prétexte qu'elles sont enceintes ou qu'elles viennent d'accoucher. Ne serait-ce que par respect pour elles-mêmes. Mes talons claquent dans la ruelle toulousaine, aux briques rouges arrosées par le soleil, alors que je me dirige vers ma berline garée à quelques pas. En vitrine d'un magasin, une somptueuse robe de naissance m'aguiche. Romy a déjà plus que le nécessaire, mais je suis dingue d'elle avant même de l'avoir rencontrée. Je craque, entre dans la boutique, m'empare de l'objet de désir, paye sans me soucier du prix. Je l'imagine dedans. Ainsi vêtue, elle sera magnifique pour les photos de naissance.

Je rentre chez moi et me prépare un en-cas. Perchée sur un tabouret, au comptoir de la cuisine de notre villa contemporaine, je palpe mon ventre pour la deuxième fois depuis le début du repas. Je ne suis pas de nature inquiète, je laisse ça aux autres. Cependant, depuis hier soir, je n'ai pas senti les petits pieds de Romy me labourer. Même pas née et déjà facétieuse ! Je ne l'imagine pas autrement qu'espiègle, déterminée et courageuse. Le temps de la réflexion, à travers les baies vitrées ouvertes, je laisse mon regard parcourir le jardin parsemé de taches rouge orangé grâce aux dahlias et aux gerberas.

Thomas déjeune à la pharmacie, son officine est ouverte toute la journée. J'hésite à lui passer un petit coup de fil. Je grignote un dernier toast tartiné de houmous avec de la roquette, de l'avocat et des tomates séchées puis me ravise. J'appellerai plutôt Émilie lorsque j'aurai fini de manger. C'est la décision la plus efficace. Inutile d'alerter Thomas pour des broutilles. Je ris ! Je deviens comme toutes ces femmes qui s'affolent pour un rien en fin de grossesse. Quand je vais raconter ça à Thomas ce soir, il va s'esclaffer. Les hormones me transforment, je ne peux pas le nier ! Heureusement, ce n'est que passager. Le manque de certitudes, l'angoisse, très peu pour moi.

Deux heures plus tard, je débarque à la clinique où je suis venue la semaine dernière pour mon rendez-vous de contrôle du neuvième mois. Je me dépêche, sinon j'arriverai en retard à mon cours de yoga prénatal qui débute dans trente minutes. Je me dirige vers le service maternité que je connais sur le bout des doigts. J'y exerce comme gynécologue. Émilie, la consœur qui a assuré le suivi de ma grossesse, m'accueille, détendue.

— Je te manquais à ce point ? dit-elle sur le ton de la plaisanterie alors que nous marchons en direction de son bureau.

— Tu me manquais follement !

Nous n'entretenons pas une relation d'amitié, mais nous nous entendons bien. Nous buvons parfois un verre ensemble après le travail.

— On va gagner du temps et passer direct à l'écho. Installe-toi.

Si une sage-femme m'avait prise en charge, j'aurais eu droit au monitoring. J'aime autant aller droit au but, l'échographie lèvera tous les doutes. Elle barbouille mon ventre de gel, puis elle tourne l'écran de façon que je ne puisse rien voir. Elle sait que si quelque chose cloche, je le détecterai en même temps qu'elle. Avant de m'ausculter, elle me raconte :

— Il m'en est arrivé une bien bonne hier ! Une de mes patientes

a déboulé dans une ambulance militaire escortée par quatre motards, pour une urgence. Je la reçois aussitôt. Sa grossesse est compliquée depuis le début, j'étais inquiète par cette arrivée tonitruante. Elle avait des contractions et des saignements, elle craignait de faire une fausse-couche. Comme elle exerce dans l'armée, elle s'est rendue à l'infirmerie militaire. Tu ne devineras jamais ce que lui a répondu le médecin colonel !

Elle marque un temps d'arrêt, se décide enfin à balader sa sonde sur mon abdomen, puis poursuit :

— Mais moi je n'ai pas vu de femmes enceintes depuis mes études, je ne fais que des vaccins ! Voilà pourquoi il nous l'a envoyée si bien entourée !¹

Je la soupçonne de chercher à me divertir, aussi je ris avec elle. Même si je me moque de son histoire. J'aime les gens rapides et efficaces et Émilie fait partie de ces personnes qui en font toujours des tonnes, qui digressent, expliquent, s'attardent. La seule chose qui m'importe en ce moment, c'est le cœur de mon bébé. Je préférerais qu'elle se concentre sur cet objectif au lieu de jacasser.

Le rire d'Émilie s'éteint avec trop de brutalité dans sa gorge. Je la vois qui fronce les sourcils, me jette un regard furtif puis promène la sonde avec davantage de ferveur.

— Tourne l'écran vers moi.

— Attends, je...

— Émilie ! Tourne l'écran vers moi ! Je veux voir !

La mine décomposée, elle le dirige lentement vers la table d'auscultation. Rivée à la sonde, sa main reste immobile sur mon ventre. Là où le cœur de Romy devrait cavalier, tambouriner, je n'entends que le silence de son inactivité.

— Je... je suis désolée.

Face à moi, mon bébé. Inerte.

— Son cœur ne bat plus.

¹ Merci à Charlyne pour l'anecdote ☺

« Je suis désolée, son cœur ne bat plus ». Cette phrase, que j'ai déjà prononcée, m'est aujourd'hui destinée. À moi. Elle concerne *mon* bébé.

Au même moment, je sens une lourdeur dans mon bas ventre qui me paraît soudain tout à la fois plein et vide, qui semble mou sous ma peau hypertendue. Cette lourdeur, ce « ploc » que m'ont rapporté certaines mamans, indique en effet que Romy a cessé de vivre. L'information met quelques secondes à atteindre mon cerveau. Je vois la main compatissante d'Émilie sur mon avant-bras, ses yeux brouillés de larmes qui me fuient, l'image de Romy à l'écran, aussi figée qu'elle l'est dans mon utérus. Mais je ne comprends pas encore tout à fait. Ce que je constate n'a pas de sens. Ce n'est pas ce qui est prévu. Je dois accoucher d'une Romy en pleine forme dans trois semaines après une grossesse parfaite ; c'est ça, le bon scénario. Et puis je dois me rendre à mon cours de yoga prénatal qui démarre bientôt.

Enfin, « Je suis désolée, son cœur ne bat plus », une phrase habituellement chargée de neutralité, vient fracasser mes oreilles dans une violence inouïe.

[illegible]

Un cri de bête sauvage à qui on a arraché les entrailles résonne dans tous les recoins de la maternité. Je m'agrippe au bras d'Émilie et la secoue. Elle ment, elle se trompe.

— C'est pas vrai, tu dis n'importe quoi ! dis-je en hurlant.

— Je suis désolée.

Elle baisse la tête. J'explose en sanglots. En écho à celui de ma fille, mon cœur cesse de battre. Il y a deux minutes, je riaais. Soudain, tout a basculé. Les murs de l'horreur viennent de se refermer sur moi

4 — LOÏSE

Fin juin

Depuis les tribunes réservées aux proches des joueurs, j'assiste au dernier match de la saison. Mon homme est rugbyman professionnel au Stade Toulousain. Eh ouais, ça claque ! Son club, c'est comme une deuxième famille. Ils étaient présents pour la naissance de Côme, il y a bientôt quatre ans. Ben séjournait alors en clinique de rééducation pendant plusieurs semaines, à la suite d'une mauvaise blessure. Tous ses potes du club avaient pour ordre de veiller sur moi en son absence. Ah, ces mâles alpha ! À croire que je ne leur semblais pas capable de m'assumer ! Chaque soir, je devais impérativement me présenter au siège du club, pour qu'ils s'assurent que j'allais bien. Avec ma valise au cas où. De vrais petits anges gardiens, sans l'auréole, mais avec beaucoup de muscles. Je trouvais ça mignon et attendrissant, d'autant plus qu'aucun d'entre eux n'était encore papa. Ben et moi, on est le vieux couple de la bande, on s'est connus au lycée. Déjà quatorze ans d'amour !

Le jour J, j'étais donc sur place. Leur journée de travail était terminée, il restait l'entraîneur et deux joueurs. Lorsque je leur ai annoncé que je devais me rendre à la maternité sans plus attendre, panique à bord. D'abord, ils ont voulu m'emmener avec la voiture du coach, un coupé sport BMW, seul véhicule disponible. L'un des collègues de Ben était venu à vélo et l'autre en trottinette électrique (ça me faisait marrer ce mastodonte sur sa trottinette !). Dans un moment de lucidité, ils ont réalisé que la position assise avec les

genoux au niveau du menton serait inadaptée. Ma propre voiture était garée devant le club, cependant, à partir du moment où j'ai articulé « emmener maternité », plus rien de rationnel ne s'est produit. Ils semblaient avoir perdu toute capacité à réfléchir posément.

Ils ont foncé chercher une autre voiture et ils ont décidé de m'accompagner tous les trois. Sans doute pour se soutenir mutuellement ! Le premier conduisait, le second hurlait dans les oreilles du chauffeur d'accélérer, le troisième me demandait toutes les trente secondes si ça allait. J'étais celle qui maîtrisait le mieux ma nervosité du quatuor.

Lorsqu'on est arrivés à la maternité, ils m'ont fait descendre devant la porte principale. L'un des gars m'a accompagnée à l'accueil, tandis que les deux autres sont partis garer le véhicule.

— Vous êtes le père, je suppose ? a demandé la secrétaire, qui saisisait les informations administratives notées sur les papiers que je venais de lui fournir.

— Pas du tout ! a répondu mon copain du tac au tac.

La secrétaire a levé aussitôt sa tête de son ordinateur et m'a jeté un œil suspicieux. Puis, les deux autres potes sont revenus, mais, en chemin, l'un d'eux a réalisé qu'ils avaient oublié ma valise dans le coffre. Il est reparti la chercher et le second joueur nous a rejoints, seul. La secrétaire lui a posé la même question et obtenu la même réponse. Lorsque le troisième est arrivé, tout fier, valise en main, elle a affirmé, sûre d'elle :

— Donc, c'est vous le père !

J'ai tellement ri que j'aurais pu faire pipi dans ma culotte (déjà trempée par la perte des eaux) devant l'air désorienté de cette pauvre femme lorsqu'il s'est exclamé : « Absolument pas ! »². Ce souvenir a renforcé davantage des liens bien tissés, quasi fraternels, entre Ben et certains collègues. Pour moi aussi, ils représentent une deuxième

² Merci à Charlyne pour l'anecdote ☺

famille.

En ce jour de match, sur les joues de mes fils et les miennes, j'ai tracé un trait rouge et un trait noir, couleurs emblématiques du Stade. Écharpes, casquettes, toute la panoplie bicolore nous accompagne. On est au summum de notre forme, prêts à en découdre avec nos adversaires. En découdre à distance et à coups de sifflet. Rien de plus, on sait se tenir !

Le public semble au bord de l'orgasme, et ça empire quand les joueurs pénètrent dans le stade. En transe, les supporters soufflent dans leurs trompettes, sifflent, martèlent des pieds, agitent des banderoles. Paul se met à pleurer. C'est la première fois que je l'amène. C'était une erreur. Surtout que, depuis mercredi, la phrase de l'auxiliaire vétérinaire me turlupine.

Le soir, quand les potes de Ben sont venus boire l'apéro, j'ai observé mon cadet avant d'aller le coucher. Il est resté indifférent à l'appel de son prénom, il ne s'intéressait pas à son environnement. À son âge, Côme était bien plus éveillé. Plus agité aussi. Paul dort beaucoup, il est très calme ! Même un koala a plus de tonus. Sauf quand il y a du bruit, il devient râleur comme le schtroumpf grognon. Alors, pour le préserver (Paul, pas le schtroumpf grognon), j'impose un maximum de silence à la maison. Ben trouve ça pesant, mais je le rassure. Je lui dis qu'en grandissant, ça ira mieux. J'aurais été prête à parier que dans quelques mois, il exigerait de ses fils de la mettre en sourdine.

Je n'en suis plus si certaine.

Je sors Paul de sa poussette-canne et l'assois sur mes genoux, face à mon visage. Je m'étais déjà fait la réflexion, c'est étrange, j'ai l'impression qu'il regarde à travers moi. Comme si j'étais aussi transparente qu'un verre de cristal. Pourtant, j'ai plutôt l'habitude de ne pas passer inaperçue. Avec mes iris dorés, mes taches de rousseur et mon épaisse tignasse roux écureuil qui se balance dans mon dos quand je marche, on dirait que je clignote. Le tout cent pour cent

naturel, s'il vous plaît !

Impossible d'apaiser Paul. Il ne veut pas davantage de la sucette que de mes bras. Un mulot lâché dans les rues de Toulouse ne serait pas plus apeuré que lui. Je me résigne, mon fils semble en souffrance, je préfère rentrer. Dans le fauteuil voisin, Côme est happé par l'ambiance. Tout petit et déjà rodé. Un supporter de compétition dans un corps d'enfant. J'attrape son bras pour attirer son attention. Pour tenter de couvrir le bruit ambiant, je hausse le ton :

— On va rentrer.

— Où ça ?

— À la maison.

— Moi je veux pas, il a même pas commencé le *mats* de papa.

— Ton petit frère n'aime pas tout ce bruit.

Côme se braque, croise les bras en boudant.

— Je veux pas ! Il m'énervé, mon petit frère.

— Allez, mon super héros, sois cool, on regardera le match à la télé avec du Coca !

Des lumières pétillent dans ses yeux. Il en salive déjà et se lèche les lèvres.

— Une grande cannette rien que pour moi ?

— Rien que pour toi !

— Avec une paille ?

— Avec une paille !

— Deux Coca ?

Je fronce les sourcils. Paul hurle toujours dans mes oreilles et se cambre pour se jeter en arrière. Je le maintiens de toutes mes forces, mais il commence à peser.

— Dis donc, le négociateur, faudrait pas exagérer. Allez, *go* !

Côme m'aide à rassembler les affaires et on sort des tribunes. Paul s'apaise au fur et à mesure qu'on s'éloigne du vacarme.

Lorsqu'on arrive à l'appartement, j'allume la télévision, son au

minimum. Côme s'installe (se vautre plus précisément) dans le canapé. Paul dans les bras, je vais chercher le butin promis au cours de notre négociation. Frimousse a déjà rappliqué aux pieds de Côme, elle tournoie sur elle-même, expression de sa joie. Elle se contente de peu !

Malgré la chaleur, je ne peux pas ouvrir les fenêtres. La semaine dernière, j'ai remarqué que les bruits de la rue incommodaient Paul. Il sursaute, en alerte, lorsqu'une voiture klaxonne, lorsque quelqu'un crie. Je déshabille les garçons, Côme en slip, Paul en couche. Heureusement qu'on n'est pas des épis de maïs, sinon, on se transformerait en pop-corn. Ce début d'été frise la canicule. Vivement qu'on déménage !

Ben gagne très bien sa vie, on recherche une maison à acheter en périphérie toulousaine. Un bout de verdure, une balançoire, un barbecue et une piscine. Notre petit paradis rêvé. En attendant, on s'entasse dans ce soixante mètres carrés non climatisé, aux murs en carton-pâte. Le salon rétrécit, encombré du parc de Paul et des jouets de Côme. J'emmène les garçons dehors dès que je le peux, au jardin public, au bord du canal. Les congés de Ben approchent, il pourra me seconder un peu plus. Il exerce davantage dans la catégorie papa rigolades que papa contraintes, et il excelle dans son domaine de compétences ! Quand on me demande combien j'ai d'enfants, je réponds trois garçons : mes deux fils et mon homme.³

Avant de m'asseoir à côté de mon aîné, j'envoie un message à Ben pour le prévenir de notre départ précipité. Puis, je m'oriente vers la rediffusion du match. Incapable de me concentrer, j'observe Paul, assis au milieu de son parc.

Côté psychomoteur, rien à signaler. Il suit les étapes, réglé comme un métronome. Se retourner vers sept mois : validé. Tenir assis seul sans soutien vers huit/neuf mois : validé. Et depuis peu, il amorce un début de quatre pattes. Dans cette position, il bascule d'avant en

³ Petit clin d'œil à Alicia

arrière. Ce n'est pas une boîte automatique. Il n'a pas encore trouvé l'embrayage ni la première, mais ça ne saurait tarder. Il attend ainsi au point mort, en se balançant, avant de s'écraser comme une crêpe sur le ventre.

Côté tout le reste, en revanche, le doute s'immisce. Il est là, planté au milieu de ses jouets, statique, digne d'une carotte dans un jardin. Il ne saisit aucun des jeux d'éveil supposés le stimuler. Il utilise peu ses mains, quand j'y réfléchis. Il a souvent le regard vague. Rien dans son environnement ne paraît retenir son attention.

— *Redade*, c'est papa ! rugit Côme de sa voix fluette, en se levant d'un bond.

Il se met à sauter sur le canapé, cannette en main, et crie :

— Papa ! Papa !

Stimulée, à quatre pattes, oreilles dressées, Frimousse jappe en direction de la télévision. Paul chouine, agacé par le vacarme. Tel un geyser, le coca rejaillit sur le sol et sur la housse qui recouvre le canapé. Côme s'énervé, la cannette s'est vidée de plus de la moitié. Frimousse saute à terre et lèche les flaques, la queue frétilante, la truffe reniflante. Cette chienne mange et boit tout ce qu'elle trouve, mais les sodas sont proscrits pour les animaux. Je m'empresse de l'éloigner de cette mare empoisonnée.

— J'en ai presque plus, dit mon super héros au bord des larmes, louchant vers le fond de sa cannette.

À cet instant, je veux juste du silence, pour m'entendre penser. Je cède sans discuter et vais chercher une nouvelle munition, assurance de quiétude. Je nettoie le sol, passe un gant sur le buste collant de Côme puis l'abandonne devant la télévision. Je veux en avoir le cœur net. Dans la chambre, je récupère mon ordinateur portable, puis reviens auprès de mes garçons. Je m'accroupis devant la table basse. Dans mon champ de vision, mon cadet.

Je tape « Signes d'autisme bébé ». Google, dans toute sa bienveillance, me propose des milliers de pages en moins de deux secondes. Il me fait même d'aimables suggestions : « Signes autisme

bébé 4 mois », « Autisme bébé 1 mois », « Photos bébés autistes ». Cette dernière recommandation me laisse perplexe. À ma connaissance, l'autisme est invisible. Enfin, je crois.

Je clique sur le premier site, entre incertitudes et hésitations. Et si ce que je m'apprête à découvrir établit des liens effrayants dans mon esprit ?